

SONN D'EN METTRE
DES VALISES MAIS ELLES
DISPARU DANS LA

INTROUVABLE!

DIEU SAUVE SOIT DU CAS VIEUX
BOUTEILLES D'ENCRE DE CHINE
SE TROUVENT AUJOURD'HUI**BÉDÉ**

Chroniques birmanes

Page F 3

**ROMAN**

Emmanuel Kattan

Page F 3

CAHIER **F**

LIVRES

Se publier envers et contre tous

« Il y a des gens
qui vivent bien
mais qui veulent
publier, un point
c'est tout »

*Le site américain
lulu.com a imprimé
près d'un demi-million de
titres différents pour le
compte d'auteurs qui n'ont
pas trouvé d'éditeurs*

CAROLINE MONTPETIT

Finis les refus en série, l'humiliante lettre de l'éditeur signifiant que, malgré les qualités du manuscrit envoyé, il sera impossible de le publier.

Depuis longtemps déjà, Internet permet aux écrivains en herbe de faire profiter tout un chacun de leur art, ceci à travers les fanzines, des blogs ou autres sites autopubliés. Mais depuis quelques années, les possibilités d'auto-édition se sont diversifiées, et plusieurs sites professionnels entièrement consacrés à l'auto-édition ont été mis en ligne. Ces sites sont nombreux. En France, on trouve par exemple Editez-vous, ILV éditions, InLibroVeritas, Je publie ou Publier mon livre, dont les conditions d'édition comme les frais liés à cette édition varient selon la formule proposée.

Avec des activités aux Etats-Unis, au Canada et en Europe, lulu.com est peut-être le plus performant de tous ces sites d'auto-édition. A travers ce site, fondé en 2002 par le Canadien Bob Young, les auteurs peuvent vendre leurs œuvres en ligne sans en céder leurs droits et en récupérant 80 % des revenus de leurs ventes.

En 2006, lulu.com accueillait son millionième membre. Aujourd'hui, le site comprend entre un quart et un demi-million de livres à vendre sur son site et réunit quelque 1,3 million de membres. Ce sont autant d'acheteurs potentiels pour chacun des livres exposés en ligne.

S'il diffuse également des disques et des DVD, lulu.com se spécialise dans l'édition de livres. Il suffit donc, pour y figurer, d'y télécharger, sans frais, un livre numérisé. L'entreprise offre aux

membres intéressés la possibilité d'accéder aux services d'un graphiste pour le dessin d'une page couverture ou de profiter des services d'un correcteur, moyennant rémunération. On peut aussi obtenir gratuitement une liste des noms des personnes susceptibles de faire mention du livre dans les médias. Enfin, lulu.com peut fournir, moyennant des frais de 99 \$, un ISBN (pour International Standard Book Number), qui permettra à l'auteur d'accéder à des sites comme Amazon.com ou d'autres lieux de diffusion.

L'auteur fixe lui-même le prix de vente de son livre, et lulu.com, qui n'imprime les ouvrages que lorsque quelqu'un en fait la demande pour l'acheter, empoche 20 % de ce prix de vente. L'auteur peut décider de vendre des copies directement sur Internet, en format pdf. Pas d'inventus qui s'empilent dans le sous-sol, donc, et pas d'intermédiaires à payer.

Aucun contrôle de la qualité

Mais l'acheteur s'aventure sur lulu.com à ses risques et périls. Les livres publiés sur lulu.com ne sont en effet soumis à absolument aucun contrôle de la qualité.

« N'importe qui peut publier sur lulu.com », admet Gail Jordan, directrice des relations publiques pour l'entreprise. *Cela veut dire qu'on n'a absolument aucune idée du contenu des livres qui se trouvent sur le site. Il peut y en avoir qui sont mal écrits, dont la grammaire est mauvaise, et d'autres qui sont tout simplement mauvais. Nous ne le savons*

pas parce que ce n'est pas nous qui publions les livres, ce sont les auteurs qui les publient.

Généralement, un auteur diffusé sur lulu.com publie des essais et des livres pratiques, dont les sujets couvrent un spectre allant des techniques de travail sur bois aux réflexions sur la lecture de Hegel rédigées en portugais.

« Les auteurs
proposant
leurs œuvres
en ligne ne
vendent jamais
plus que
quelques
dizaines
d'exemplaires »

« La vaste majorité des auteurs qui publient chez nous ont été frustrés de recevoir des refus chez un ou des éditeurs », ajoute Mme Jordan. Parmi les livres qui se sont le mieux vendus sur le site de lulu.com, on trouve *Finding the « Can » in Cancer*, écrit par quatre survivants du cancer, qui fournit un soutien aux personnes atteintes de cette maladie à travers un mélange d'expériences personnelles et de conseils pratiques. Un autre succès de lulu.com s'intitule *Des vies brisées*, un recueil de témoignages de gens qui ont été victimes d'attentats, partout dans le monde. L'ouvrage est publié par S.O.S. attentats.

En général, cependant, les livres mis en ligne sur lulu.com se vendront en quelques exemplaires seulement. Dans un article intitulé « L'envol de l'auto-édition », publié dans le magazine français *MicroActuel* en décembre dernier, on établissait à 12 le nombre d'auteurs vivants de leur plume grâce à lulu.com. Si l'on regarde le phénomène de l'auto-édition en général, on estime que, « dans leur grande majorité, les auteurs proposant leurs œuvres en ligne ne vendent jamais plus que quelques dizaines d'exemplaires », lit-on encore dans cet article.

« Peut-être », reconnaît Gail Jordan,

mais les auteurs qui s'auto-éditent ne cherchent pas nécessairement à gagner beaucoup d'argent. Il y a des gens qui vivent bien mais qui veulent publier, un point c'est tout. »

La compagnie Lulu, pour sa part, a doublé son chiffre d'affaires chaque année depuis sa fondation en 2002. Avec une centaine d'employés, elle œuvre aux Etats-Unis, au Canada et en Europe, particulièrement en France. « Les affaires vont bien », reconnaît Gail Jordan. Interrogé par le magazine *MicroActuel*, Bob Young fait quant à lui état d'un chiffre d'affaires de 25 millions pour 100 employés, un chiffre qui devrait atteindre 40 millions en 2008. « Nous imprimons environ 300 à 400 œuvres par semaine en France, dit-il. A l'échelle mondiale, le site reçoit 100 000 visiteurs par jour. »

Selon M. Young, lulu.com pourrait être utilisé par des éditeurs qui ne souhaitent pas engager beaucoup de frais de réimpression pour un ouvrage encore en demande. Mme Jordan estime quant à elle que l'auto-édition en ligne ne fera pas disparaître le métier d'éditeur traditionnel mais qu'il devrait en modifier la donne à long terme.

« Les auteurs vont vouloir de meilleurs contrats d'édition et ils vont vouloir avoir plus de contrôle sur leur produit », croit-elle.

Le Devoir

« La vaste majorité
des auteurs qui
publient chez nous
ont été frustrés de
recevoir des refus
chez un ou des
éditeurs »

LIVRES

EN APARTÉ

Un peu de sang avant la guerre



Jean-François Nadeau

Mon cousin, un garçon fort comme un bœuf, a toujours eu les mains pleines de pouces. Un vrai maladroit. A la fête de Noël, il y a deux ans, le sang a soudain coulé. A table, il s'est taillé vilainement avec un couteau.

Sans broncher, très vite, il a alors léché le sang de sa blessure pour ensuite simplement essuyer la lame avec un mouchoir. Personne n'a bronché en le regardant faire puisque lui-même faisait comme si de rien n'était.

Je me suis alors demandé s'il n'était pas vraisemblable qu'il finisse un jour par se blesser tout aussi gauchement avec une arme. Mon cousin est soldat.

Un coup parti tout seul, sans crier gare, cela est si vite arrivé...

Cette année à Noël, mon cousin n'était pas là. L'arme à la main, il est à Kandahar, en Afghanistan. Il s'y trouve au nom de l'armée. Au nom du Canada. Au nom des vertus morales supérieures que l'on prête, paraît-il, à ce pays, vertus que l'on voudrait croire universelles, selon l'exemple de nos modestes voisins. Bref, il est là-bas au nom de tout ce dont se pare le discours officiel pour les besoins d'une armée d'occupation.

Si par malheur mon cousin mourait, le premier ministre pourrait dire que personne n'oubliera son sacrifice, même si chacun sait fort bien qu'un soldat mort en service finit par être oublié aussi vite que les autres au cimetière de la nation. Depuis l'arrivée des Canadiens en Afghanistan, le premier ministre a dû répéter à peu près les mêmes condoléances d'État plus de soixante fois déjà. Alors, une fois de plus ou une fois de moins...

Nos troupes

Les parents de mon cousin ont désormais la pensée permanente que le pire peut se produire accrochée à eux.

Ils ont installé sur la voiture familiale un autocollant en forme de ruban, du type de celui qu'on trouve un peu partout aux États-Unis. On peut y lire (en anglais seulement): «Support our troops». Je ne crois pas avoir jamais entendu mon oncle et ma tante parler anglais. Mais il faut dire que la guerre parle beaucoup cette langue-là. Est-ce un hasard?

Aux États-Unis, l'armée a conscrit jusqu'aux salles de cinéma dans un dessin guerrier. Avant la projection des films, dans les grandes salles comme celles du complexe Metreon de San Francisco, un présentateur dynamique, sourire blanchi et complet bien taillé, présente un long vidéoclip, appuyé par une chanson rock très efficace. Pendant plusieurs minutes, on voit défiler des images du débarquement de Normandie, de l'effondrement des tours jumelles à New York, tout aussi bien que des scènes de la guerre d'indépendance américaine et des conflits divers auxquels se sont mêlés les États-Unis depuis 1776.

Cette confusion totale de toutes les époques et de tous les conflits est établie sous le couvert d'un seul drapeau censé représenter la liberté dans toute sa splendeur. On n'explique pas le sort du monde étroitement que sous ce rapport à un nationalisme très étroit mis au service d'intérêts divers. Bien sûr, ce mélange abracadabrante des conflits et de leurs causes ne tiendrait pas la route cinq minutes si le mouvement des images et la musique n'ajoutaient pas une importante dose de brouillard de type publicitaire. La conclusion de tout cela? «Nous sommes libres grâce aux braves!» Entendez par là que, si on vous dit de combattre, ce sera forcément pour la liberté, peu importe sur qui on vous demande de tirer. La belle affaire!

L'autre jour, sur les ondes de la National Public Radio (NPR), la chaîne publique américaine, un long reportage expliquait que le taux de désertion n'a jamais été aussi élevé dans l'armée américaine. Un des déserteurs, réfugié à Toronto, racontait qu'il avait cru, après le 11 septembre 2001, s'être engagé pour combattre pour le bon droit et contre l'oppression du monde. Or il lui est peu à peu apparu sur le terrain que l'immense amoncellement de preuves contraires à son impression initiale lui interdisait de continuer d'appuyer le remplacement d'une tyrannie par une nouvelle dont il serait, à titre de soldat, un des manœuvres autorisés. Au sujet de l'Afghanistan et de l'Irak, «on nous a menti effrontément», concluait-il.

Guerre à la guerre

Ces déserteurs d'aujourd'hui rejoignent les rangs de cette armée de bric et de broc qui, depuis toujours, tente de faire la guerre à la guerre.

La regrettée Susan Sontag, dont le fils vient de colliger en anglais les derniers essais, avait déjà narré dans un beau texte le succès qu'avait connu, immédiatement après la Première Guerre mondiale, un ouvrage d'Ernst Friedrich intitulé *Krieg dem Kriege!* (*Guerre à la guerre!*). Ce livre présente des photos de jouets militaires, puis des visages défigurés, des cadavres pourrissants le long de la route, des ruines de toutes sortes. Il entend tout montrer. Cette expression du vrai visage de la guerre a connu près de dix éditions



AGENCE FRANCE-PRESSE

La regrettée Susan Sontag, dont le fils vient de publier en anglais les derniers essais, s'est beaucoup intéressée aux représentations de la guerre dans nos sociétés.

avant d'être interdite par les autorités publiques en Europe. Un peu plus tard en Angleterre, en 1934, dans le même dessein de lutter contre la guerre, Innes et Castle produisirent un livre semblable à celui de Friedrich intitulé *Covenants with Death* (*Engagements avec la mort*).

Ces livres, admirables, n'ont jamais été réédités. Devraient-ils l'être? Sait-on assez aujourd'hui que la guerre est une horreur? Les journaux, très souvent, refusent de publier des images de l'apocalypse guerrière en supposant que «le bon goût» du public n'a pas à souffrir le spectacle de corps démembrés après une boucherie. On croit malgré tout savoir ce qu'est la guerre. Le sait-on?

Au moment où des photos de la prison d'Abou Ghraïb montraient clairement que les soldats du drapeau de la liberté pratiquent eux aussi la torture comme les autres, c'est aux photos de ces horreurs elles-mêmes que les autorités ont reproché d'être monstrueuses. Comme si les photos constituaient l'horreur plutôt que la simple expression d'une réalité!

Y a-t-il des raisons de mener une guerre selon des termes qui seraient justes? Le plus récent numéro de la revue *Spirale* tente de réfléchir à cette question, à travers les recensions de plusieurs ouvrages consacrés à ce sujet. C'est à lire, certainement.

Mais faudra-t-il continuer longtemps d'écrire et de vivre ainsi dans la nuit même s'il fait jour? Dans la guerre, la noirceur est partout. Elle n'est pas davantage d'un côté ou de l'autre de la barricade.

Il y a près de cinquante ans, le 12 avril 1961, au plus fort de la guerre froide, Yuri Gagarin réalisait l'exploit de graviter en orbite autour de la Terre dans le vaisseau *Vostok 1*. Gagarin est le premier homme à avoir constaté de ses yeux que notre planète est ronde et qu'elle comporte plus d'eau que de terre. «*Tout est beau ici, disait-il en substance une fois en orbite. Je vois des nuages, du bleu...*»

A la suite de son vol, on a répété que Gagarine avait soutenu que les hommes, depuis cette distance, sont naturellement perçus tous comme des frères. Cloué au sol, tels que nous le sommes, c'est-à-dire toujours si près les uns des autres, nous devrions peut-être tâcher de nous le rappeler plus souvent.

Bonne année quand même.

Victor-Lévy Beaulieu en remet! Dans un article publié dans *Le Devoir* cette semaine, il explique, encore une fois, qu'il soutient l'ADQ. Ceux qui croyaient encore à une mauvaise farce lorsque l'écrivain se prend à parler de l'ADQ sont déçus plus que jamais: il est tout à fait sérieux.

Lui-même indépendantiste, longtemps favorable à la social-démocratie, VLB en veut beaucoup au Parti québécois de n'être plus vraiment en phase avec ses idées d'origine. Est-ce en toute logique qu'il appuie donc un parti qui n'est ni social-démocrate ni indépendantiste? Pour une chose, il soutient donc son contraire. Vous suivez bien son raisonnement?

Pour se justifier d'un choix pareil, qui est un choix personnel, VLB parle volontiers au nom du peuple, citant même Foucault et Michelet, quitte à les détourner complètement.

La confusion entre populisme et populisme est ici presque totale. D'autant que, au contraire de ce que VLB affirme, ce n'est pas le tiers de la population qui a appuyé le parti de droite qu'est l'ADQ. Selon les résultats du Directeur général des élections, seulement un électeur sur cinq a voté pour l'ADQ lors des dernières élections.

Le populisme est à la base de bien des dérives politiques au XX^e siècle. Les essais de Pierre-André Taguieff, entre autres, le montrent assez. *L'Illusion populiste*, son essai sur les démagogies de l'âge démocratique, vient d'ailleurs de paraître en format de poche.

Pour connaître une société plus juste, où faut-il aller? À la lecture de Taguieff, on comprend au moins que ce n'est certainement pas sur la route du populisme qu'on trouve des réponses éclairantes à cette question.

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Souviens-toi de m'oublier

CHRISTIAN DESMEULES

I l a de la fuite dans les idées, ditrait Sol. Sa mémoire se décompose, sélectionne, tergiverse. Il croit plutôt qu'il s'appelle Paul. Ou Luc. Allez savoir pourquoi. Il a 50 ans ou 350 ans, le temps fait ses basses œuvres. Mais qu'il s'agisse de Luc, de Paul ou de Jacques, la même interrogation incrédule et désespérée occupe ses pensées: «*Comment ai-je pu survivre jusqu'ici?*»

L'amnésie comme fantôme, c'est un peu le territoire de *La Séparation*, un premier roman si nouveau de Louis-Philippe Hébert, écrivain discret surtout actif au cours de la décennie 70 dans les registres de la poésie et du récit, qui effectue ici un retour à l'écriture — du moins pour la partie visible de l'iceberg littéraire qu'est la publication.

Cette perte presque complète de la mémoire qui suit sa récente séparation de Claire, une femme beaucoup plus jeune qui partageait sa vie, le protagoniste de *La Séparation* la vit le plus souvent sans la moindre angoisse. Avec, à la place, un sentiment inédit de légèreté qui accompagne cette occasion inespérée de libération radicale. «*Qu'y a-t-il qui ne soit pas détestable dans le passé? Les expériences désagréables reviennent à l'esprit, cuisantes comme une giflette. Et quand les événements agréables remontent à la surface, ils sont toujours accompagnés de ce sentiment pénible qu'ils ne se reproduiront plus. La vie est ainsi faite.*»

Aussi «*lourd à traîner qu'un autobus à l'heure d'affluence*», le passé

est pourtant toujours là. Et l'écart entre la vie rêvée et l'insupportable quotidien, l'intime et permanente séparation qu'il nous faut chaque jour porter au plus profond de soi, pèse de tout son poids. Dans un style un peu désincarné, Louis-Philippe Hébert nous plonge à sa manière dans la spirale des déambulations et des hallucinations de ce héros des temps ordinaires.

Une tonalité sans éclat que l'on pourrait également prêter au *Livre des plages*, le recueil de poésie qu'il publiait au même moment. Un inventaire au ton de procès-verbal, de petites proses versifiées sans véritable travail sur la langue qui relèvent à certains égards davantage du récit que du poétique au sens strict.

Tout y passe: autant les parasols et le vent, le sable dans la bouche et dans le maillot de bain, les mouettes et les seins des femmes que le goût du sandwich à la tomate. Eclats d'enfance, odes aux souvenirs et aux éléments qui composent ce territoire d'éveil et de sensualité qu'est le bord de mer — l'eau, le vent, le sable et son «*indispensable unité*» —. *Le Livre des plages* est aussi hanté par la tentation de l'oubli, du retour aux premières eaux comme aux premières nudités.

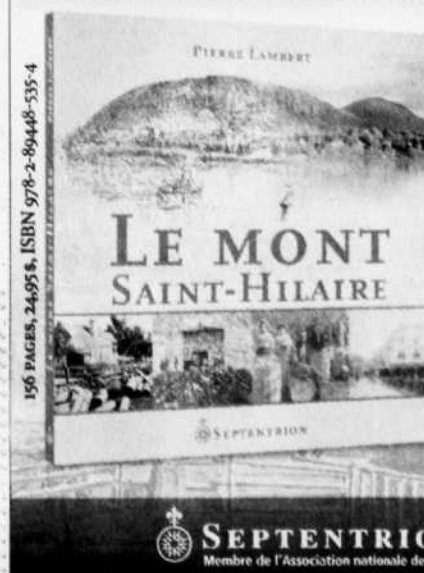
Collaborateur du Devoir

LA SÉPARATION

LE LIVRE DES PLAGES

Louis-Philippe Hébert
Les Herbes rouges
Montréal, 2007, respectivement
326 pages et 300 pages

DÉCOUVRIR LE MONT SAINT-HILAIRE



Le mont Saint-Hilaire, à trente kilomètres à l'est de Montréal, a toujours présenté une aura de mystère, sans doute en raison de ses falaises uniques et de ses cascades impressionnantes, dramatiques, qui ont longtemps amené les voyageurs à croire qu'il s'agissait du relief le plus élevé du Québec.

CHRISTIAN DESMEULES

Le cinéaste du *Déclin de l'Empire américain* et de *L'Âge des ténèbres* est d'abord — et peut-être surtout, diront certains observateurs — un remarquable scénariste. En font foi le scénario de son onzième long métrage de fiction, *L'Âge des ténèbres*, de même que les quatre «*textes dramatiques*» inédits réunis dans *Les gens adorent les guerres et autres inédits*, deux ouvrages parus récemment chez Boréal.

Outre deux scènes rédigées pour le théâtre et un épisode jamais tourné écrit pour la télévision *Empire inc.*, on peut y trouver le scénario d'un long métrage écrit en anglais à la fin des années 70 et jamais tourné, *Le Voyage de Nesbitt*, traduit ici en français par Nadine Bismuth.

Catégorique, un peu présomptueux et résolument pessimiste après la mort récente de Bergman et d'Antonioni, «*les deux derniers grands cinéastes*», Denys

CINÉMA

Denys Arcand, scénariste

Arcand ne craint pas de nous exposer noir sur blanc sa vision du monde.

«*J'ai parfois l'impression*, écrit-il dans la préface au scénario de *L'Âge des ténèbres*, que la fin de la Seconde Guerre mondiale sera un jour considérée comme la fin de ce qu'on appellera peut-être la civilisation occidentale.»

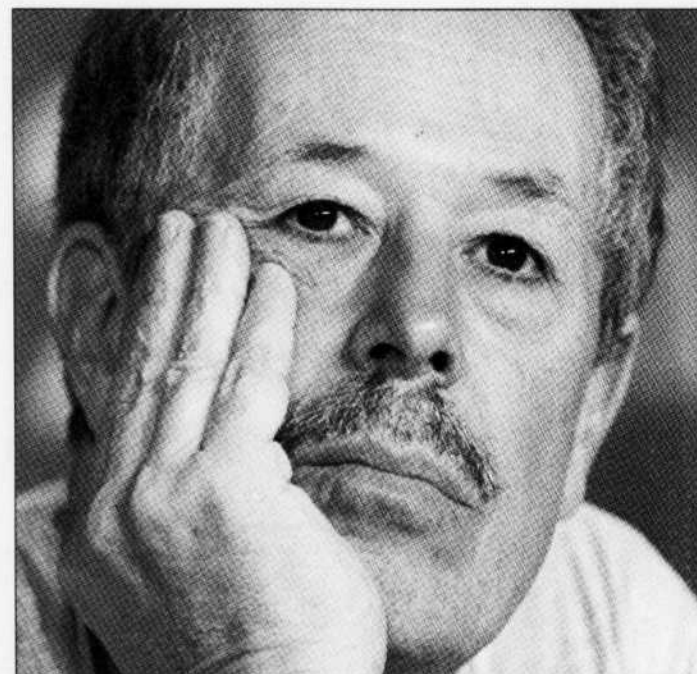
Collaborateur du Devoir

L'ÂGE DES TÉNÈBRES

SCÉNARIO
Denys Arcand
Boréal
Montréal, 2007, 176 pages

LES GENS ADORENT LES GUERRES ET AUTRES INÉDITS

TEXTES DRAMATIQUES
Denys Arcand
Boréal
Montréal, 2007, 288 pages



JEAN-PAUL PELLISSIER REUTERS

Denys Arcand à Cannes en mai 2007, à l'occasion de la présentation de *L'Âge des ténèbres*

EN BREF

Petite douceur

Dans les petits pots les meilleurs onguents? Lancée en janvier 2007 pour fêter les cinq ans des «*Folio à deux euros*», cette série de livres brefs prend du poids et s'enrichit de cinq titres, dont un *Petit éloge de la jalousie* de Gaëlle Obiégly et un *Petit éloge de la bicyclette* d'Éric Fottorino. Quant à la douceur, qui serait vouée à une «*irréductible minorité*», selon l'expression de Stéphane Audegy qui la couvre d'éloges et en fait une manière de concevoir

le monde, elle n'est pas en reste. Auteur de deux romans remarquables, *La Théorie des nuages* et *Fils unique* (Gallimard, 2005 et 2006), moderne autant qu'incertain, Stéphane Audegy, dans ce *Petit éloge de la douceur*, s'intéresse au sourire de Fred Astaire, aux interminables arcades de Bologne, à Chet Baker qui chante, au couple, à la poésie et à la pornographie. Un abécédaire d'intelligence et de cœur qui nous laisse entendre des échos de l'Ancien Régime et de la sagesse antique: «*La douceur est*

invincible» (Marc-Aurèle). — *Le Devoir*

Écrire le Liban aujourd'hui

Occasion rare de découvrir la littérature libanaise contemporaine, les Éditions Verticales proposent une anthologie réunissant les textes inédits de douze écrivains libanais de langue arabe — trois poètes, huit romanciers et une romancière graphiste — invités

l'automne dernier en France. Certains sont plus connus, comme Charif Majdalani, Elias Khoury ou Imane Humaydane-Younes, d'autres moins ou pas du tout des lecteurs francophones, mais tous ont en commun une écriture marquée par les quinze années de guerre civile qui ont ravagé le pays. Complément de poids: l'ouvrage est accompagné du DVD d'un film documentaire, *Écrire le Liban à jamais*, qui nous présente des entretiens intimistes avec les douze auteurs de l'anthologie. — *Le Devoir*

ROMAN ÉTRANGER

Un Alexandre le Grand amoureux

NAÏM KATTAN

Est-ce une légende, un conte ou un fait historique? Peu importe. Shan Sa nous offre une belle histoire d'amour. Parti de Macédoine à la conquête du monde, Alexandre fait à Siberia, une contrée glacée, la rencontre d'une mystérieuse combattante qu'il poursuit et qu'il n'atteint que pour découvrir qu'elle est la reine des Amazones. Dans ce roman, les

rapports sexuels sont on ne peut plus ouverts. Alexandre fut l'amant de plusieurs hommes avant de choisir ses propres partenaires masculins. Quant à Alestria, étant une Amazone, elle ne peut pas avoir de rapports sexuels avec un homme. L'amour entre cette Amazone et le conquérant est donc contre-nature. Mais il n'en est que plus puissant. Alestria se soumet à sa passion, suit Alexandre qui, à son

tour, l'impose comme reine à son peuple et à ses troupes. Il attend qu'elle lui donne un héritier. Mais elle fait une fausse couche et passe près de mourir. Alexandre tombe lui-même malade et n'est guéri que grâce aux soins et à la présence de la femme aimée. Les deux partenaires conservent leur rôle et poursuivent leurs démarches. Alexandre va de la Perse à l'Inde et Alestria retrouve ses sœurs amazones. Leur amour ré-

siste aux circonstances et triomphe comme si, face aux événements, à l'histoire et à la conquête guerrière, la puissance de l'amour est la plus forte.

Collaborateur du Devoir

ALEXANDRE ET ALESTRIA

Shan Sa
Albin Michel
Paris 2007, 310 pages

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE
CANADIENNE-ANGLAISE

Requiem blues

SUZANNE GIGUÈRE

De prime abord, ce qui surprend, c'est la manière d'aborder, de regarder les destins croisés des habitants d'une banlieue déshéritée d'une grande ville de l'Ontario, d'en toiser l'ambiance étouffante. Tout d'abord désarçonné par l'entrelacs de voix qui scandent les états d'âme des personnages, les événements, les actions, on se laisse emporter par l'histoire de Stephen et de Sally, deux adolescents prisonniers d'un monde clos, où le possible se noie dans l'impossible, où vivre consiste à s'enfoncer toujours plus avant dans l'ennui et le manque de perspectives. Condamnés à vivre au bord d'eux-mêmes, entre des parents brailleurs et parfois violents, des professeurs dépassés et résignés, ils rêvent d'ailleurs, d'une peau de rechange, d'une porte de sortie.

Deux oiseaux en cavale

Fin des années 1950. Sous un arc-en-ciel de ténèbres (misère, discrimination, chômage, violence, délinquance, suicide, folie, regards suspicieux ou perdus dans un brouillard alcoolique), la vie à Jason Falls continue, sordide, attendrissante parfois. Les habitants parlent et se parlent, s'aiment ou se disputent, et parfois se demandent ce que c'est que cette vie faite de menus détails s'ajoutant sans fin les uns aux autres, mais qui jamais ne débouche sur quoi que ce soit.

Les jeunes n'ont pour tout bagage que leur colère inarticulée et leur rage silencieuse, qui s'expriment dans des actes stupides, dans le bruit et la fureur. Un jour, à défaut de pouvoir briser les cloisons qui les emprisonnent, Stephen et Sally sautent dans une voiture en marche. Le lendemain, le journal parle de deux jeunes tués dans un accident. Leur voiture a embouti le mur de la prison de Kingston. Le romancier crée un suspense, sème des fausses pistes, donnant à son récit les allures d'un polar.

Nous retrouvons les deux oiseaux en cavale en route vers Toronto. « Ils regardent la ligne blanche disparaître sous le capot, écoutent le vent frapper les vitres chaque fois qu'une voiture les croise à toute allure, respirent cette odeur mêlée d'essence et de pin, sourient intérieurement et sentent la douceur de la liberté se répandre dans leur corps. » De Toronto à Vancouver, ils font de multiples rencontres, dont

celle d'un couple de hippies pacifistes et celle d'un loufoque marchand de chaussures au bavardage fantaisiste. Découvrant la liberté pour la première fois de leur vie, ils verront leur nouvelle existence osciller entre l'ombre et la lumière, et découvriront que la vie est aussi faite de « séparations, d'adieux, de départs et de moments fugitifs ».

A Vancouver, Stephen et Sally se quittent, suivant chacun leur propre voie, entamant un nouveau voyage vers un lieu « sans chronologie, ni cartographie ». Mieux dans leur peau et sachant un peu mieux qui ils sont. Quelquefois, partir peut être radical.

Dimension universelle

Dans une note en italique à la fin du roman, le romancier écrit: « Ces voix ne sont pas de véritables voix, et pourtant elles sont vraies. Elles viennent du côté sordide de la vie, avec du vent dans les voiles parfois. » Il est difficile de sortir indemne de ce roman, mais il ne faudrait pas avoir peur de la morsure des mots. Cette fiction qui ressemble furieusement à la réalité est à la fois d'aujourd'hui et de toujours. Évitant tout pathos — que les mots nécessaires —, l'auteur dresse un état des lieux sans concession de la vie dans une banlieue pauvre ontarienne. L'action se passe dans les années 1960, mais les personnages, eux, sont de tous les temps. Ce qui confère à son récit une dimension universelle.

Roman original par sa construction narrative — une vingtaine de voix dynamisent la narration en alternant les points de vue, phrases courtes, ton sec et humour sombre —, *Les pieds devant* s'appuie sur une écriture qui sait le rayonnement noir des douleurs secrètes, le désir qui implore, la souffrance qui déborde.

Originaire de l'Ontario, Roderick McGillis est professeur d'anglais à l'Université de Calgary. Ses recherches et ses écrits portent essentiellement sur la littérature jeunesse et lui ont valu plusieurs prix importants. Laurent Chabin, qui a lui-même beaucoup écrit pour les jeunes, nous offre une traduction enlevée de ce roman encore inédit.

Collaboratrice du Devoir

LES PIEDS DEVANT

Roderick McGillis
Traduit de l'anglais (Canada) par
Laurent Chabin
Éditions Point de fuite
Montréal, 2007, 250 pages



Danielle Laurin

Un couple se retrouve après neuf années de rupture. Et décide de repartir à zéro. Mais peut-on effacer le passé? C'est la trame de fond de *Nous seuls*. Un grand roman d'amour... tragique, comme il se doit.

Mais qui, étonnamment, prend des allures de thriller, en cours de route. Avec meurtres en série à la clé. L'auteur, Emmanuel Kattan, serait-il un joueur de tours?

C'est le premier roman qu'il publie. On ne sait pas grand-chose de lui. Sinon qu'il vit à New York, qu'il a une formation de philosophe et qu'il a travaillé un temps pour les Nations unies. Ah oui: né en 1968, il est le fils de l'écrivain québécois d'origine irakienne Naïm Kattan.

Emmanuel Kattan a-t-il été nourri de fiction dès le biberon? Le talent de raconter d'histoires se transmet-il dans les gènes? En tout cas, *Nous seuls* est le genre de livre qui nous tient en haleine. Mais bizarrement. Sans crier gare.

Comment dire? Il y a là un mélange de profondeur, de réflexion et de mystère, d'étrangeté. Il y a du lyrisme, juste assez. Comme des échappées. Le tout baigne dans une sensualité qui éclôt sans s'annoncer. Et dans une morbidity qui donne froid dans le dos.

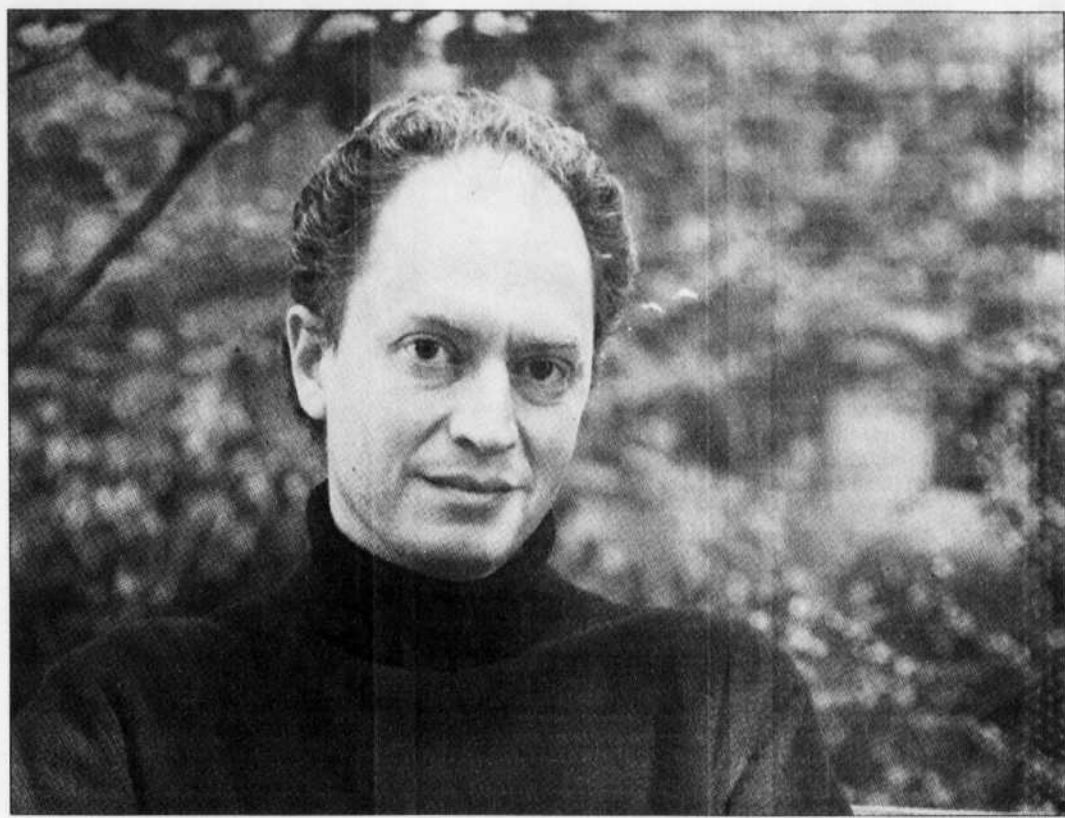
La structure même du livre est pour le moins alambiquée. Sans parler des sauts dans le temps, des déplacements constants dans des lieux différents. Ça nous intrigue, d'abord. Nous déstabilise, même. Mais ça se tient, finalement. Ça se tient drôlement.

Au début, on ne sait pas trop. Tout a l'air plutôt ordinaire, anodin. On est à Londres, au bord de la Tamise. Avec un couple et son enfant. Un cadavre se pointe sur la grève. Macabre découverte, qui met fin soudainement à la promenade familiale.

Puis, changement de cap. On se retrouve tout à coup à New York, un an auparavant. Un je apparaît. Alors que nous étions jusqu'ici dans une narration à la troisième personne. Qui est ce je-surprise?

On le saura plus tard. Mais dès

Aimer à mort



© LAUREN SILBERMAN

Fils de l'écrivain québécois d'origine irakienne Naïm Kattan, Emmanuel Kattan vit à New York.

lors, la narration alternera entre ce je féminin et le il impersonnel. Il y aura dans la foulée un tas de personnages secondaires qu'on ne reverra plus. Et des cadavres, plusieurs cadavres découverts par d'anonymes citoyens, sans qu'on y comprenne quoi que ce soit. Ouf.

Malgré tout, on tient le coup. Pourquoi? Parce qu'on suit à la trace un homme, et une femme, en particulier, chacun de leur côté. On ausculte leur passé et leur présent. On se prend à espérer que leurs destins vont se croiser de nouveau. Et on applaudit quand ça se produit.

Sauf que... Tout ne marche pas comme prévu. Malgré la joie des retrouvailles, la ferveur de la passion et la certitude de toucher enfin à l'absolu de l'amour, la tension monte, l'angoisse s'installe. Il y a de l'orage dans l'air.

La jalousie s'en mêle. La jalousie malade, s'entend, celle de la méfiance à outrance, des scénarios qu'on construit, des interrogatoires sans fin pour s'approprier la vie de l'autre, son passé, ses souvenirs.

« Comment en étaient-ils arrivés là », écrit Emmanuel Kattan. « C'était comme si, tous les deux, effrayés d'avoir atteint le but, voulaient ruiner leur bonheur pour pouvoir continuer de le chercher. »

C'est une longue descente aux enfers. Qui conduit au délire, à l'autodestruction, à la dérive. À la folie meurtrière. C'est comme un coup de couteau dans le dos, à répétition.

La première fois, c'est un choc. C'est brutal. On ne s'y attendait pas. C'est quelque chose d'inimaginable. Quelque chose d'irréversible, aussi, qui se produit là. Ça va changer complètement la donne. Et le ton du récit...

Autrement dit: imaginez que vous passiez sans préavis de Marguerite Duras à Stephen King. Bon, j'exagère. C'est pour l'image. Mettez-y un peu d'Anne Hébert et de Paul Auster, si vous voulez. Un brin de Ian McEwan, aussi, si vous y tenez. Celui d'*Atonement*, de l'impossible retour en arrière. Et de l'engrenage qui

s'enclenche, vous aspire vers le pire. On pourrait aussi remonter aux sources. À la tragédie grecque. Au destin implacable. Aux forces invisibles qui font des humains de pauvres pantins, prisonniers de leurs passions.

Il faudrait lui demander à lui, Emmanuel Kattan, qui sont ses maîtres littéraires. Mon petit doigt me dit que sa palette est du genre éclectique. Chose certaine, mêler les genres ne lui fait pas peur. Et ça lui réussit.

Collaboratrice du Devoir

NOUS SEULS

Emmanuel Kattan
Boréal
Montréal, 2008, 232 pages
(En librairie le lundi 14 janvier)

B É D É

Un voyage à Rangoon

FABIEN DEGLISE

Le paradoxe est délicieux: il est plus difficile de trouver de l'encre de Chine au Myanmar, ce pays écrasé par l'Empire du Milieu, mais aussi la Thaïlande et le Bangladesh, qu'à Montpellier, dans le sud de la France.

Un doute? Allez donc à la page 59 du dernier carnet de voyage du bédéiste québécois Guy Delisle, aujourd'hui installé au pays de Sarkozy, pour voir.

Résumée en quatre planches, sa

quête impossible du précieux liquide noir nous plonge dans les rues du centre-ville de Rangoon, avec en trame de fond des commerces ultraspecialisés à l'asiatique qui ne vendent que du papier et rien d'autre, des marchands tout aussi frustrants d'encre d'imprimerie (qui bave) au gallon, des relents de colonialisme britannique mais surtout, surtout, une grande joie: celle de renouer enfin avec le regard de Delisle sur les choses. Un regard simple et attachant que l'encre de Chine, finalement dénichée, vient une nou-

velle fois cristalliser sur papier dans *Chroniques birmanes* (Shampooing).

Après sa balade dans l'insondable et incompréhensible *Shenzhen* (L'Association) en Chine, après un séjour dans le délire tyrannique et paranoïaque de *Pyeongyang* (L'Association) en Corée du Nord, c'est donc dans une autre folie, celle de la jungle militaire du Myanmar, que le sympathique autoportraitiste phylactérien fait son retour. Il aurait préféré resurgir par le Guatemala. « Pour changer de l'Asie », explique-t-il dans les premières pages de son dernier bouquin, mais finalement, c'est à Rangoon que sa blonde, chargée de mission chez Médecins sans frontières, a été envoyée pendant 14 mois.

On ne peut d'ailleurs que remercier les hautes autorités de l'organisme non gouvernemental (ONG) qui, ce faisant, ont donné à un Delisle, devenu père au foyer le temps d'une mission humanitaire, un autre vaste terrain de jeu, débordant d'incohérences à souligner. Comme il aime si bien le faire.

Que ce soit la censure grossière des magazines occidentaux, la

structure étrange des chemises des militaires birmanes, les systèmes de sonnette des quartiers populaires, le faste des clubs « d'expats », la distribution erratique d'électricité, les problèmes de circulation engendrés par la détention, dans sa résidence, de l'opposante au régime militaire birman Aung San Suu Kyi, Prix Nobel 1991 de la paix, la fête de l'eau ou encore les chiens errants qui sévissent la nuit à Rangoon, tout y passe. Avec, bien sûr, l'humour redoutable et la finesse qui font la renommée de ce grand du roman graphique.

Et bien sûr, pour toutes ces bonnes raisons, mais aussi pour les mises en scène efficaces du quotidien qu'il offre ici, ces 263 planches donnent autant envie d'y revenir que de partir en voyage.

Le Devoir

CHRONIQUES BIRMANES

Guy Delisle
Shampooing
Paris, 2007, 263 pages



ILLUSTRATIONS GUY DELISLE/SHAMPOOING

RAYMOND LÉVESQUE
60 ANS DE POÈMES ET CHANSONS

De **RAYMOND LÉVESQUE**

UN CHOIX AVEC PAROLES & MUSIQUES

Guérin éditeur, Montréal

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 1^{er} au 7 janvier 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)	1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
2 LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL Khaled Hosseini (10 18)	2 LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
3 LA RÉVEUSE D'OSTENDE Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	3 LE GUIDE DU VIN 2008 Michèle Phaneuf (De l'Homme)
4 MÉLÈNE DE CHAMPLAIN T. 3 Nicole Fyfe Martel (Hurtubise HMH)	4 LE GUIDE DE L'AUTO 2008 Denis Duquet (Trécarré)
5 LA SEUR DE JUDITH Lise Tremblay (Boréal)	5 MIEUX LES RECETTES À LA... Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
6 MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Hosseini (Belfond)	6 100 MEILLEURS VINS À MOINS DE 25\$ Jean Aubry (Transcontinental)
7 CHAGRIN D'ÉCOLE Daniel Pennac (Gallimard)	7 PETT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008 Collectif (Larousse)
8 LA TRAVERSÉE DU CONTINENT Michel Tremblay (Leméac)	8 ENTRE CUISINE ET QUINCAILLERIE Stéfano Falta (Trécarré)
9 LES ACCOUCHEUSES T. 2 : LA RÉVOLTE Anne-Marie Sicotte (VLB)	9 CRÉATURES FANTASTIQUES DU QUÉBEC Bryan Perro / Alexandre Girard (Trécarré)
10 MAL ÉLEVÉ Stéphane Dompière (Québec Amérique)	10 ANTI-CANCER : PRÉVENIR ET LUTTER David Servan-Schreiber (Robert Laffont)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)	1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
2 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	2 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
3 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4 India Desjardins (Intouchables)	3 THE INNOCENT MAN John Grisham (Dell)
4 LOUI T. 4 Julien Neel (Glénat)	4 THE BANCROFT STRATEGY Robert Ludlum (St. Martin's Press)
5 PAKAL T. 8 : LE SOLEIL BLEU Maxime Roussy (Intouchables)	5 NEXT Michael Crichton (Harper Collins)
6 LE DICO DES FILLES 2008 Dominique Alice Rouyer (Fleurus)	6 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
7 KID PADDLE T. 11 : LA MOMIE QUI PUE Midam (Dupuis)	7 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Dutton)
8 JOUFOU JOUE AU HOCKEY Guy Dyonne (Presses Aventure)	8 GENESIS : CHAPTER AND VERSE T. Banks / P. Collins (McArthur & Company)
9 MON GRIMOIRE : MAÎTRE CORALIS Ed Masessa (Scholastic)	9 ATONEMENT Ian McEwan (Seal)
10 À LA CROISÉE DES MONDES Philip Pullman (Gallimard)	10 CLAPTON Eric Clapton (Broadway Books)

Escapades à NEW-YORK
avec Kent Nagano du 7 au 9 mars 2008

Pour information : 514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades

LITTÉRATURE

Les joueurs de piano



Louis Hamelin

Il y a quelques années, j'étais devant un miroir chez mes bons amis du Centre visuel Duvernay et j'essayais une paire de lunettes, de petites lunettes rondes, à la John Lennon. J'ai secoué la tête, avant d'expliquer: «Je trouve qu'elles font un peu... trop... hum, un peu trop joueur de piano.» Je venais, sans trop m'en rendre compte, d'employer les mots exacts de la périphérie utilisée par Maurice Duplessis pour décrire les intellectuels. J'en rougis encore quand j'y repense; je revois la statue du grand homme de province dans le petit parc en face du Zénob à Trois-Rivières, où il est condamné à voir défiler tous ces poètes, et je me rappelle que je suis né dans un village tout pareil à Saint-Timothée-de-Hérouxville, dans le village voisin, en fait. J'ai vu le jour à dix kilomètres à vol d'oiseau de ce Hérouxville surnommé «Saint-Timothée-à-Marde» du temps de mes parents et qui ne sentait alors que le fumier. Aujourd'hui, c'est le monde entier qui se bouche le nez.

Je n'ai guère envie de parler de mes lectures aujourd'hui, pas quand les personnages de fiction les plus intéressants se retrouvent dans les pages des journaux: d'abord, le nouvel Hamlet-en-Québec («Il y a quelque chose de pourri ici»); ensuite, le roi Lire d'un empire où jamais les écrivains ne se couchent. On dirait bien que nous allons finir par l'avoir, notre grand débat sur le rôle, la présence, l'importance, l'absence, la haine et le silence des intellectuels. Un débat qui a bien failli se perdre dans les remugles de tourtière du temps des Fêtes.

Quand j'ai lu le texte d'opinion de Dany Laferrière intitulé «Le silence des intellectuels», le 29 décembre de l'année dernière dans *La Presse*, je me suis d'abord dit: c'est à moi qu'il s'adresse. C'est moi, cet intellectuel qui préfère «se réfugier parfois dans des combats plus fédérateurs comme l'environnement». Moi qui me suis couché «devant Bush, en ne protestant pas assez fort lors du «Patriot Act». Et devant Harper et Mario Dumont. Moi qui, surtout, pour ne pas «risquer [mes] acquis sociaux et économiques», lesquels, comme chacun le sait, sont considérables, me suis écrasé devant le «slot d'insultes jetées à la tête de l'immigré déshumanisé», rien de moins, pendant la tournée de la commission Bouchard-Taylor. Le maintien au pouvoir du général Moucharraf au Pakistan était probablement un peu ma faute aussi. Le verdict paraissait sans appel, tout comme le syllogisme tronqué qui le sous-tendait: j'étais un intellectuel québécois, donc je m'étais couché. A lire Laferrière, il n'y avait que le train du Canadien National qui ne m'était pas encore passé dessus.

Et je n'étais pas le seul à en



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Fin décembre, Dany Laferrière dénonçait dans *La Presse* le «silence» des intellectuels québécois.

prendre pour mon rhume. La société dans laquelle je vivais aussi, incapable de «produire de bons, d'honnêtes et de conséquents [intellectuels]» en raison de sa proverbiale allergie à tout débat.

J'ai passé mon dimanche à rédiger une réplique à Laferrière, puis l'ai courriellée à *La Presse* et ensuite, comme tout le monde, je me suis occupé à peaufiner mes bonnes résolutions. Le jeudi, j'ai reçu un courriel dans lequel monsieur Pratte m'expliquait que, dans son journal, il fallait penser en 800 mots ou moins. Comme je manquais de temps pour sortir la tronçonneuse et procéder à quelques amputations, j'ai haussé les épaules. Pas grave, me disais-je, convaincu qu'il ne manquerait pas d'écrivains pour sonner la charge quelque part entre le premier de l'An et les Rois. L'attaque était tellement grosse que le bon Beauchemin allait certainement monter aux barricades. Qui sait, il se trouverait peut-être même quelque jeune, un Dickert, une M.-H. Poitras, pour donner de la voix. Remarquez que je trace une synonymie quasi automatique entre les mots «écrivain» et «intellectuel». Je sais bien que l'intellectuellariat du Québec est bien plus vaste que sa littérature. Par contre, ce qui ne me vient jamais à l'esprit, c'est qu'un écrivain puisse ne pas se considérer comme un intellectuel. Assez lamentablement, dans les jours qui suivirent la réapparition des journaux, le 3 janvier, penseurs, prosateurs et poètes québécois donnèrent l'impression de vouloir justifier le titre de l'épître de Laferrière. A panser remplie de pâté à la viande, cerveau au repos (proverbe hérouxvillois).

Au fait, devant quoi Laferrière ac-

cusait-il les intellectuels québécois de s'être écrasés, au juste? Fidèle à une vieille habitude, je vais m'intéresser aux mots davantage qu'aux chiffres, n'ayant de toute manière trouvé aucune trace, sur Internet, de son 83 % d'interventions négatives à propos des communautés culturelles dans les médias en 2007 (et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'un intellectuel qui ne cite pas ses sources n'aide pas tellement ses semblables). Mais quand bien même cela serait vrai. C'est à croire que l'ancien Monsieur Météo, l'homme dans lequel on s'enfarge littéralement dès qu'on tourne le bouton de la radio, ne sait pas comment fonctionnent les médias! Je serais curieux d'appliquer le même calcul statistique à la couverture du Canadien de Montréal ou à l'environnement. C'est pourtant simple: bonne nouvelle, pas de nouvelle.

Avec les mots, c'est différent. Ils relèvent de l'ordre de la nuance, du domaine de la subjectivité. Contrairement le poids des mots, savoir s'en servir à bon escient est justement un des attributs de l'intellectuel tel que je l'entends. C'est là qu'on sépare les gens qui pensent des pamphlétaires à deux sous. Et à ce chapitre, et c'est tout à son honneur, Mario Roy de *La Presse* a plutôt bien fait le travail le samedi suivant. Enfin quelqu'un pour faire remarquer que parler, à propos de la réalité d'ici, de «jouer en colère, ignorante de sa force, [qui] décide de faire payer les plus démunis de la société», c'était, au mieux, s'exposer au ridicule. En lisant Roy, j'ai compris avec soulagement que je n'avais pas été victime d'une gigantesque entreprise de désinformation depuis un an, moi qui croyais que la commission

Bouchard-Taylor, hormis quelques inévitables dérapages dus à la nature éminemment démocratique de l'exercice, avait surtout été l'occasion, pour tout un tas de «ti-clins», de «tarlas», de «Ti-Casse», «ceux qui prennent une patate avec un coke» (Godin), de montrer au monde leur bien gênante indigence intellectuelle. Et que si ces «Ti-Pits», ces «cassés», ces «cassos» (encore Godin) s'étaient avant tout causés à eux-mêmes un tort considérable, le «tombeur d'insultes» et les «idées fascisantes» qu'on avait voulu leur accolé devaient une bonne partie de leur réalité à la seule enflure stylistique du Laferrière polémiste. Bref, il n'y avait vraiment pas de quoi rire.

J'ai accueilli la nouvelle année à l'ombre de la murale de la place Gerald-Godin, où j'ai pris le temps de relire deux fois, comme on se recueille, son magnifique poème sur les immigrants. Écrit par un Godin qui, une fois ministre des Communautés culturelles, s'est mis à apprendre le grec, mais qui, j'ouai ou créole, de Montréal-Nord ou de Saint-Profond, n'a jamais craché sur aucun petit peuple. Les démunis qu'il appelait ses frères furent ces «oubliés qui se sont tordu le rinqué / pour épier le trécaré» tout autant que «l'arraché le déchiré [...] l'émigré l'enfui».

Être un intellectuel de stature internationale sans verser dans le facile mépris des petites gens, il n'y a guère que VLB pour en donner l'exemple actuellement. A une certaine époque, tout le Québec s'est tapé sur les cuisses au spectacle d'une bande de demeures. Dieu que les Laviguer nous faisaient honte! Il y a tout à parier que Hérouxville n'aura pas à attendre 20 ans pour avoir le droit d'afficher, aux heures de grande écoute, son «face lift» défrayé par Radio-Canada.

hamelinlo@sympatico.ca

LA PETITE CHRONIQUE

N'écrasons pas Voltaire

Gilles Archambault

Comment les gens de ma génération peuvent-ils penser à Voltaire sans avoir à l'esprit les insanités qu'on colportait à son sujet dans nos collèges classiques?

Bien sûr, l'homme n'est pas de tout repos. Il n'est jamais où on s' imagine le trouver. Comme le rappelle Pierre Milza dans son éclairante biographie, *Voltaire*, il est «prêt à toutes les contorsions, à toutes les flagorneries pour s'attirer les bonnes grâces du pouvoir, il est aussi, on l'a vu, capable de scier la branche sur laquelle il s'est difficilement installé, par simple bravade, par un de ses coups de folie que redoutait si fortement Mme du Châtelet, par une poussée d'orgueil venant réactiver sa haine de l'injustice et de l'arbitraire».

Les livres consacrés à l'auteur de *Candide* ne manquent pas. Théodore Basterman, René Pomnier et Pierre Lepage, entre autres, se sont penchés sur la vie de cet homme insaisissable. Honnête à l'occasion, généreux tout en veillant à la conduite de ses affaires, orgueilleux comme on peut l'être quand on est devenu l'écrivain le plus important de son siècle après avoir connu l'épreuve de la bastonnade, Voltaire, dont les imbéciles aiment rappeler qu'il tenait le Canada pour quelques arpents de neige, est un homme fascinant.

Sa vie est un résumé de la vie culturelle et politique de l'Europe. À la fois attiré par la Prusse, l'Angleterre, la Suisse et les Pays-Bas, il ne courtise les grands que pour mieux les diffamer dans des libellés dont il lui arrive de nier la paternité.

Ce n'est au fond que parce que ses activités d'auteur dramatique et d'historien lui laissent un peu de loisir qu'il a rédigé ses contes dont la perfection nous séduit. Pour quelqu'un qui prétendait être l'égal de Racine, *Zadig* comptait pour du beurre.

Pourtant, pourquoi lit-on encore Voltaire sinon pour le jardin que finit par cultiver *Candide*? Il y a aussi la *Correspondance* complète disponible dans la bibliothèque de la Pléiade, chef-d'œuvre d'intelligence et de clarté.

Il y a aussi que notre époque, aux prises avec la montée de l'intégrisme tous azimuts, a bien besoin de ses lumières. Comme le rappelle Pierre Milza, «on conçoit qu'aujourd'hui, confrontés au retour en force de l'intolérance et du fanatisme religieux, nos contemporains soient tentés de lancer un appel au secours à l'auteur du Poème sur la loi naturelle. Et d'user contre les thuriféraires d'un intégrisme criminel les mêmes armes que Voltaire: l'ironie, la dérision, la mise en cause de la notion de sacré et le blasphème».

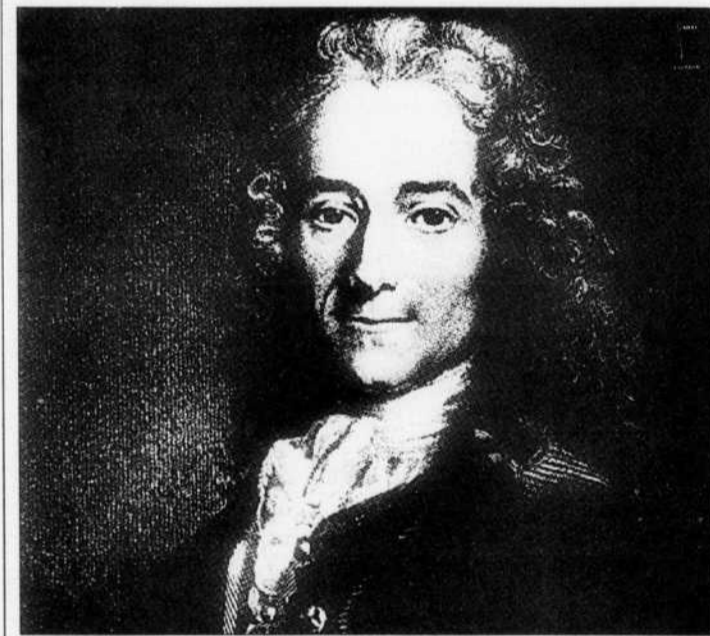
Voltaire savait de quoi il retournait, sa pièce *Mahomet* ayant subi les foudres de la censure. La mise au ban par l'Église catholique en son temps, condamnation reprise en 1993 à Genève par les milieux islamistes.

Que Voltaire soit une énigme, peu de détails le montrent autant que son attitude pendant le terrible tremblement de terre qui secoua Lisbonne en 1755. En même temps qu'il compose un poème empli de compassion pour les cent mille victimes du fléau — le nombre sera estimé à la baisse plus tard —, il n'en continue pas moins de veiller à ses affaires. Sa vie durant, Voltaire, qui a été pauvre, fait tout pour se maintenir dans la cour des puissants.

Vous ai-je convaincu de jeter du moins un coup d'œil sur cette patiente et informée biographie? Je le souhaite. Vœu d'un lecteur que les entreprises de ce genre intéressent rarement.

Collaborateur du Devoir

VOLTAIRE
Pierre Milza
Perrin
Paris, 2007, 913 pages



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778)

HISTOIRE LITTÉRAIRE

Femmes d'après-guerre en action

HÉLÈNE MASSOUTRE

L'histoire des femmes se confond souvent avec celle des silhouettes laissées dans l'ombre, rappelaient l'historien Georges Duby dans son *Histoire des femmes en Occident*. N'a-t-il pas fallu une Simone de Beauvoir pour que s'amorce la reconnaissance des mots qu'elles ont pourtant écrits?

L'incertitude de ces traces, de Christine de Pisan à Florence Aubenas, journaliste de *Libération*, quatre mois otage à Bagdad, n'est pas dû aux mains de femmes. Qu'on se surprenne à admirer leur autonomie, leurs espoirs, leurs quêtes, leur courage. Certaines femmes brillantes ont suivi un parcours exemplaire: leur accomplissement invite à perpétuer leur mémoire, à les célébrer, sinon à les suivre. Tâche immense.

Qu'on en juge à quelques ouvrages, tel ce *Fin de l'histoire*, conférence de presse donnée par Florence Aubenas après son retour en France. François Bégaudeau transcrit son témoignage et le sectionne, sans réécriture, oral, haché, troublant. Par sections, il commente. La violence faite à cette professionnelle lui impose un ton, une colère contre l'outrage, la perversion et l'abus.

Une femme de convictions

Après Reza sur Sarkozy, Flammarion édite une passionnante autobiographie de Simone Veil. *Une vie* raconte la déportation de cette famille juive, non pratiquante, arrêtée à Nice en mars 1944. Simone Jacob y est née en 1927. Malgré tous les subterfuges et la tolérance des occupants italiens envers les juifs, Simone, sa sœur aînée et leur mère sont déportées à Auschwitz-Birkenau en

avril 1944. Sa sœur Denise est détenue à Ravensbrück. Ni son père ni son frère ne reviendront de Lituanie.

Une ex-prostituée polonaise, brutale, protège Simone aux cuisines: elles survivront. Déplacées à Brobek en juillet 1944, elles y font du terrassement. En janvier 1945, survient la terrible marche dans le froid pour Gleiwitz, le train pour Mathausen, le camion pour Dora, enfin Bergen-Belsen. Elles auront traversé la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne, dans la folie de la débâcle.

Treize mois tragiques sont ici rapportés sobrement, comme toute la suite: sa mère meurt d'épuisement et du typhus le 15 mars 1945; les Anglais libèrent le camp un mois plus tard; elle rentre à Paris le 23 mai. Simone Veil accomplit son devoir de mémoire avec sensibilité, sans insistance ni ressentiment haineux. De meurent la peine, le tort irréparable, la perte sans retour, l'effroi, empreintes tatouées avec son numéro de déportée. Sereine pourtant, Veil raconte sa reconstruction, sa famille, ses études et sa vie politique, forte de quelques principes universels. Formée pour la magistrature, elle a réglé des dossiers d'importance, pénalisant le cénacle du pouvoir auprès de ceux qui rédigent les lois, les appliquent et les changent.

Qu'il soit question de la décolonisation ou des femmes, principale motivation du droit à l'avortement, auquel son nom de ministre reste attaché depuis 1974, elle a œuvré aux bienfaits de la loi. Finies les pratiques honteuses pour les femmes, dans ce pays moderne qui se donnait des mœurs libres. De tels moments, essentiels pour une société, soulignent les enjeux et les luttes, au-delà des partis.

Agissant avec la droite centriste, naviguant, selon les hommes en place, un peu plus à droite qu'à gauche, quoique attentive aux idées sociales d'abord, elle a été sélective sur les moyens d'agir. Sans renier les siens, elle n'hésite pas à lancer des flèches sur des partenaires douteux ou inconstants, des esprits de pouvoir, des magouilleurs illuminés ou ambitieux. Sa fresque du pouvoir, partagée durant plus de quarante ans, nous éclaire sur l'élite gouvernante.

Qu'elle se soit tue sur la gauche, c'est dommage: la fresque du pouvoir demeure incomplète. Mais c'est le jeu, qu'elle a voulu centré sur les intérêts de l'Europe, dont elle a présidé le Parlement durant deux mandats. Dans cette Europe unie, elle a placé toutes ses convictions, elle qui n'hésite pas à aller vivre en Allemagne dès la fin de la guerre. Son combat premier est celui de la réconciliation des peuples, la paix, la justice, l'équité.

Après son discours de commémoration à Auschwitz, le 29 janvier 2007 (ce texte figure en annexe), la présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah a mis un terme à sa longue carrière. Ce livre consigne un engagement juste et fraternel, dont l'action publique a donné à chacun une raison d'espérer.

La théorie en marche

Si la mémoire de Yourcenar (1903-1987) refermait 2007, 2008 s'ouvre bien avec Simone de Beauvoir (1908-1986), dont voici une biographie chez Flammarion. Au corpus des vies de femmes, Huguette Bouchardeau a donné plusieurs entrées. Outre Simone Veil (1905), elle a raconté Sarraute, Triolet, Sand, Christie, Signoret.

Il est trop tôt pour des révélations, les archives attendent. Mais suivre Beauvoir dans son siècle, c'est un pain béni pour l'intelligence, un passeport pour la relire. Personne ne mesure tout ce qu'elle a permis aux femmes. Rapprocher Beauvoir et Veil, au gré des parutions, met en lumière la virulence des combats d'idées. Avec Beauvoir, le pouvoir n'est pas à Matignon, mais dans les articles, les livres et les tracts, les cafés et la rue, forces de la pensée.

A noter: ces deux portraits vivants ne sont pas des compilations à l'américaine, où l'exhaustivité est de mise. On les lit aisément, en suppléant par l'imagination aux émotions qui les sous-tendent. Bouchardeau insiste sur la femme organisatrice, sur sa franchise politique, féministe. L'engagement de gauche ne peut que prévaloir. Grâce au nombre des publications qui la concernent, on ne s'étonnera pas de retrouver, dans ce *Simone de Beauvoir*, un matériau intellectuel substantiel. Tout y est clair, simplifié.

Collaboratrice du Devoir

FIN DE L'HISTOIRE
François Bégaudeau
Verticales
Paris, 2007, 136 pages

UNE VIE
Simone Veil
Stock
Paris, 2007, 399 pages

SIMONE DE BEAUVOIR
Huguette Bouchardeau
Flammarion
Paris, 2007, 345 pages

ABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE! CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE! www.spiralemagazine.com

N° 218 Janvier-Février 2008 maintenant en kiosque

Spirale ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

Guerres justes et injustes dans le monde actuel

Comment ne pas s'étonner qu'aujourd'hui encore — et quand bien même l'Histoire aurait-elle démontré « l'impossibilité structurelle d'une justification de la guerre pour d'autres considérations que la protection des États agressés » — on fasse appel à certaines théories de la guerre juste pour justifier ce qui ne peut l'être? Grâce à l'initiative de Christian Nadeau et de Marie-Joëlle Zahar, *Spirale* propose un dossier qui « entend montrer les aspects théoriques et [...] pratiques de la guerre », et dont la portée critique et l'importance sauront aux yeux tant ces sujets sont « criants d'actualité ». Au moment où les troupes canadiennes participent activement aux combats qui font rage en Afghanistan, on pourrait aussi s'étonner que ces questions essentielles d'ordre moral et juridique ne retiennent pas davantage l'attention de nos grands médias. Mais qui, justement, s'étonne encore du regard — si brutalement descriptif, si peu critique — que l'on porte sur les opérations militaires qui sévissent dans le monde à l'heure actuelle?

AVEC LA PARTICIPATION DE : Dave Anctil, Louis-François Brodeur, Alexis Lapointe, Georges Leroux, Christian Nadeau, Mohamed Ourya, Martin Provencher, Julie Saada, Marie-Joëlle Zahar

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO

Dans la foulée de la commission Bouchard-Taylor, un texte de Michel Seymour intitulé « Une culture publique commune au Québec »

Des portfolios consacrés aux artistes Carlos Ste-Marie et Max Wyse

Pour informations : Stéphane Gibault • 514 934-8451 • spiralemagazine@yahoo.com

ESSAIS

Vers une relecture du Coran

GEORGES LEROUX

Dans un article récent (*New York Times Book Review*, 8 janvier), Tariq Ramadan, professeur d'études islamiques aux Pays-Bas et auteur de nombreux livres sur l'Islam et ses rapports avec la culture occidentale, présente les principes de son interprétation du Coran. Comme pour l'étude de la Bible, on y retrouve plusieurs niveaux: d'abord, le contexte historique relatif à des sourates particulières; ensuite, le registre moral, où sont élaborées les doctrines éthiques proposées à la communauté; finalement, un niveau spirituel, qui en appelle à l'expérience profonde de la foi. Ce dernier registre est le plus exigeant et n'est accessible qu'à ceux qui peuvent s'appuyer sur un savoir étendu. Comme beaucoup d'intellectuels musulmans aujourd'hui, Tariq Ramadan met en garde le lecteur occidental contre une lecture littérale, qui est pour lui le plus court chemin vers le dogmatisme.

On ne peut que lui donner raison, car tous les textes sacrés ont en commun une forme d'autorité facilement manipulée par cette catégorie d'interprètes, plus ou moins fondamentalistes, qui y trouvent leur intérêt. Mais pour cette raison même, ils sont aussi la cible commode des critiques qui, de l'extérieur, veulent les discréditer. Le Coran, comme la Bible, pose le redoutable défi de la possibilité d'une lecture non soutenue par une exégèse rigoureuse, en même temps qu'il doit se protéger de la captation du texte par des propriétaires exclusifs.

L'Occident chrétien connaît ce débat, et pas seulement depuis Luther: toute l'histoire de l'exégèse est marquée par la nécessité de présenter un édifice complexe des niveaux d'interprétation. Quand Ramadan écrit que le néophyte ne devrait peut-être pas commencer par la lecture du Coran mais par une biographie du Prophète, on est cependant un peu surpris de sa peur du littéralisme. Sans doute l'islamisme rampant qui s'alimente de ce littéralisme explique-t-il sa circonspection.

Lecteurs modernes

Que peut faire le lecteur occidental décidé à s'approcher de ce texte qui se trouve au cœur de la vie quotidienne de millions de musulmans? Choisir d'abord une traduction qui fait autorité, mais surtout élire un guide de lecture. Les choses alors se compliquent.

Prenons le cas de Youssef Seddik, un philosophe, à la fois anthropologue et arabisant, qui mène depuis plus de dix ans un passionnant travail de relecture. Poète et métaphysicien dans l'âme, il s'attache d'abord aux aspects de la révélation coranique qui présentent la doctrine de l'unité divine et de sa transcendence.

Pour lui, Muhammad accomplit la prophétie en la scellant d'un sceau ultime: avec le Coran, la lignée des prophètes, qui va d'Abraham et Moïse à Jésus, connaît son achèvement, qui est la sortie hors de l'histoire où la maintenaient le judaïsme et le christianisme. Insistant sur le fait que les quatre cinquièmes du

Coran sont des reprises de l'enseignement éthique et eschatologique de la Torah et de l'Évangile, il pose la question du cinquième restant, le cœur politique du Coran, sa théologie du pouvoir. C'est ce qui explique que son dernier livre, un vibrant plaidoyer pour une lecture ouverte, présente Muhammad à la fois comme le dernier prophète et comme une figure politique porteuse d'une vision intense de l'universalité de la foi. La biographie qu'il propose est donc autant celle d'un messager abrahamique, achevant le parcours monothéiste, que celle d'un homme de pouvoir, puissant mais faillible.

Dans un chapitre important, Seddik revient sur la question de la liberté de l'interprétation: lisant le Coran, chacun peut souhaiter s'engager sur les pas de ce pèlerin miséricordieux et aspirer à une foi intérieure et personnelle. Mais chacun devra se préparer à affronter les approches cléricales d'une religion de plus en plus prisonnière de la lettre du texte. Est-il possible d'y résister?

Comme Mohammed Arkoun et plusieurs autres, Seddik en appelle à l'histoire de l'interprétation, mais il ne peut que souhaiter l'avènement d'un islam éclairé par une herméneutique historique, capable d'envisager le phénomène de la contingence du texte. Le recours aux grandes figures du passé, autant chez les rationalistes de la tradition mu'tazilite que chez les mystiques de l'âge d'or, ne peut cependant renverser à lui seul les dictats de la lecture fondamentaliste. On voit l'aporie, nombreux sont ceux qui ont donné leur vie, et encore récemment, pour l'avoir risqué.

Nous pouvons cependant compter sur de riches instruments de lecture, comme ce dictionnaire préparé sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi. Destiné au grand public, cet ouvrage collectif présente toutes les notions, tous les personnages et lieux et toutes les doctrines du texte. Un index, un glossaire, une chronologie détaillée permettent de se repérer facilement et de circuler d'un article à l'autre. On lira par exemple le grand article sur la raison, signé par M. Arkoun, ainsi que les articles sur l'exégèse contemporaine du Coran, en particulier sur la question de la différence du sunnisme et du chiisme. Cet ouvrage indispensable ne se substitue pas à l'accompagnement d'un guide éclairé, mais il permet de trouver les repères et d'engager une lecture ouverte et critique.

Collaborateur du Devoir

L'ARRIVANT DU SOIR

CET ISLAM DE LUMIÈRE QUI PEINE À DEVENIR

Youssef Seddik

Éditions de l'Aube

Paris, 2007, 179 pages

DICTIONNAIRE DU CORAN

Mohammad Ali Amir-Moezzi, sous la direction de

Robert Laffont, «Bouquins»

Paris, 2007, 981 pages

PHILOSOPHIE

Complexe géophilosophique

Fruit d'un travail nécessaire et attendu, Philosopher au Québec n'arrive pas à cerner les contours d'une véritable pensée québécoise

DALIE GIROUX

En 1840, lord Durham a écrit à propos des «Canayens» qu'ils étaient un peuple sans histoire et sans littérature. Voilà une bille de chapelet des blessures identitaires québécoises qui, au-delà des circonstances historiques de la naissance du Canada, contient une question lancinante. Osons la poser, sachant la brique et le fanal qui attendent celle qui s'y risque. Est-ce que le Québec produit une culture qui s'adresse à l'universel? Est-on bien certain que le Québec n'est pas une succursale littéraire, artistique et philosophique de Paris, de New York ou de l'Athènes antique, c'est-à-dire une colonie culturelle? Et encore: y a-t-il une philosophie au Québec?

À cette dernière question, l'ouvrage *Philosopher au Québec* répond par l'affirmative. Réalisé par André Baril, un des rares auteurs à s'être penchés systématiquement sur la question de la philosophie au Québec, l'ouvrage présente une série de 12 entrevues avec des philosophes, notamment Georges Leroux, Thomas de Koninck et Jean Grondin, ainsi que deux hommages, l'un à Jacques Lavigne, l'autre à Laurent-Michel Vacher. En incluant l'entrevue avec Serge Cantin et celle avec Jacques Patry, il s'agit là des moments forts d'un ouvrage qui reste par ailleurs inégal.

La lecture de l'ensemble est instructive. On arrive à y dégager le paysage à deux horizons de ce «philosopher au Québec». Entre les deux, les thèmes qui organisent cette musique sont d'une part ceux de la nation et de l'identité — cela sans surprise, et pourtant il y aurait beaucoup à dire là-dessus — et d'autre part les éléments d'une réflexion sur l'éthique.

D'abord, outre un passage obligé par les Grecs et Platon en particulier, on trouve un ensemble d'œuvres et d'auteurs européens, à prépondérance moderne et phénoménologique: Spinoza,

Nietzsche, Freud, Emmanuel Lévinas, Hans-Georg Gadamer, Hannah Arendt, Paul Ricœur. Marx y fait de brèves apparitions (remarquablement brèves compte tenu de l'histoire intellectuelle du Québec moderne), notamment à travers les filiations québécoises avec Michel Henry.

Le second horizon de pensée est local: Hubert Aquin, Jacques Lavigne, Fernand Dumont, Maurice Séguin, Gaston Miron, Jean-Paul Brodeur. Il me semble remarquable que cet horizon local, par ailleurs joli, ne soit peuplé que marginalement de philosophes au sens restreint — c'est-à-dire professionnel — du terme. La petite trame de ce «philosopher au Québec» est tissée d'œuvres de poètes, de sociologues et d'historiens, de révolutionnaires, de pédagogues et de martyrs de la mythique noirceur thomiste.

Un chapelet, à l'infini

Cette particularité de l'horizon local du «philosopher au Québec» dont il est question ici force une remarque qui indique quelque chose de la possibilité de philosopher en ce lieu qu'est le Québec, et qui met



Thomas de Koninck

en exergue une faiblesse du livre qui m'apparaît précisément, si on me permet, durhamienne.

En effet, qu'entend-on par philosophie? Baril donne dans son introduction sans beaucoup de souffle historique la définition suivante: le philosophe «devrait avoir élaboré une vision originale de l'état actuel des lieux, qu'il s'agisse de la science ou de la société. Il devrait, à tout le moins, avoir contribué, de manière décisive, à la clarification d'une question héritée de la tradition, et il faudrait que cette contribution obtienne une reconnaissance du milieu, en étant discutée par les pairs et enseignée par les professeurs de philosophie. Ou, sur un autre plan, pourrait porter le nom de philosophe l'individu considéré comme un sage par l'ensemble de la population du Québec».

Tout le problème se situe à mon sens dans cette définition, et plus particulièrement dans sa doubleur (le philosophe professionnel contre le sage) qui montre bien que tout est là pour qu'il existe une pensée qui parle à l'universel au Québec, mais qu'elle n'arrive jamais à se saisir comme telle. En effet, Baril a choisi de rencontrer, à une exception près, des philosophes de formation, présument que c'est là que se trouve un «philosopher au Québec». Pourtant, tel que l'horizon local manifesté dans l'ouvrage l'indique, au Québec, dans ce lieu géophilosophique, la pensée a surtout existé en dehors de la philosophie professionnelle, en dehors de la tradition, voire en dehors de l'université.

Il y a bien une «pensée» au Québec, s'il y a eu peu de philosophie professionnelle, mais elle n'existera pas tant que la catégorie qui sert à désigner la sagesse sera définie par celui ou cela qui estime que le peuple «canayen» est sans histoire et sans littérature, ou que philosopher «ici» se résume à tenir un comptoir européen en Amérique française. En attendant, les Miron, Aquin, Sé-



SOURCE ÉDITIONS LIBER

Laurent-Michel Vacher

guin, Leclerc, Gauvreau, VLB ou Richler, les Dumont et Barbeau, mais aussi les Riel et Lévesque, et encore les Pottle, Freitag, Sioui et Bouchard, et pour qui pas même les Pierre Perrault, André Forcier ou Robert Morin, et combien d'autres?, nous restons inconnus comme penseurs, et nous continuerons de tripoter notre chapelet.

Collaboratrice du Devoir

PHILOSOPHER

AU QUÉBEC

ENTRETIENS

Entretiens colligés par André Baril
Presses de l'Université Laval
Québec, 2007, 201 pages

HISTOIRE

Quinze ans de travail au service de Magellan

JÉRÔME GAUTHERET

Il aura fallu quinze ans pour que la «Magellane» ait enfin son Magellan. Fondée en 1992, en même temps que les Éditions Michel Chandeigne, cette collection de récits de voyages du XV^e au XVIII^e siècle attendait son point d'orgue. Elle l'a trouvé avec *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*, deux superbes volumes qui rassemblent, pour la première fois, les récits des protagonistes de la plus extraordinaire aventure maritime de l'histoire.

Même si son nom reste associé à une aventure qui marqua profondément son époque, on sait bien peu de chose de Fernand de Magellan, parti de Séville un 10 août 1519 à la tête de cinq navires et mort le 27 avril 1521 dans un combat désespéré contre des indigènes de l'île de Mattan (actuelles Philippines). Sa renommée est assise sur un malentendu: il reste pour l'éternité l'artisan du premier tour du monde, alors que son objectif de départ était simplement de trouver un passage au sud de l'Amérique pour rejoindre par l'ouest les Moluques, archipel indonésien qui était alors le producteur exclusif de clous de girofle. Les aléas du voyage, l'immensité du Pacifique et l'effrayante mortalité à bord des navires forcèrent les membres de l'expédition à retourner en Espagne par le cap de Bonne-Espérance, alors qu'il n'était pas question, à l'origine, de s'aventurer dans la sphère d'influence portugaise. Ainsi, l'exploit des hommes de Magellan était tout sauf planifié...

Plusieurs hommes parmi les survivants de cette folle équipée (seuls 90 des 237 marins partis de Séville parvinrent à rentrer en Europe) racontèrent par le menu les découvertes extraordinaires qui jalonnèrent le périple et les terribles épreuves qu'ils eurent à traverser (mutineries, scorbut, hostilité des populations indigènes). Ce sont ces textes que Michel Chandeigne a entrepris de rassembler en deux vo-

lumes: «Rien ne m'ennuie plus qu'une biographie romancée ou un roman. Les sources, je trouve ça beaucoup plus fort.» Le résultat est ce superbe coffret, magnifiquement édité.

Le premier tome comprend une longue introduction de Xavier de Castro (le nom de plume de Michel Chandeigne) et l'historienne Carmen Bernard, puis le récit le plus complet, réalisé par Antonio Pigafetta, accompagné de ses illustrations d'origine; le deuxième volume contient tous les autres témoignages dont on dispose.

Pour établir l'édition de la relation de Pigafetta, Michel Chandeigne a comparé les quatre versions existantes. Le texte final est issu du manuscrit le plus complet, conservé à Yale. Les ajouts venant des trois autres manuscrits sont imprimés en couleurs. «C'est un procédé nouveau, que j'espère esthétique: ça permet une lecture plus fluide, et évite qu'il y ait trop de notes», explique Michel Chandeigne, qui accorde un soin particulier à tout l'appareil critique.

On découvrira de très précises notations sur les populations rencontrées, tout comme de savantes digressions sur une espèce de sanglier chassée par les marins. Michel Chandeigne est allé jusqu'à utiliser des logiciels cartographiques pour déterminer l'endroit exact où l'expédition de Magellan accosta aux Philippines.

Rassemblés avec soin, ces textes permettent de réfuter bien des erreurs ou inexactitudes biographiques, recopiées de livre en livre depuis des siècles. Sans dissiper le voile de mystère qui entoure l'étrange odyssee. Ainsi, comment interpréter les dernières semaines de la vie du navigateur, lorsqu'il paraît errer sans but, d'île en île, oubliant le but initial de son voyage? Les sources n'apportent aucune réponse définitive. Et laissent à ses secrets ce voyageur exténué qui semblait chercher la mort.

Le Monde

REVUES

L'Action nationale a 90 ans

LOUIS CORNELIER

Nonagénaire depuis l'an dernier, la revue *L'Action nationale* n'a cependant rien perdu de son énergie militante et conserve une étonnante capacité de renouvellement. Dans un numéro-anniversaire qui clôt l'année 2007 (novembre-décembre), elle publie de très solides contributions qui n'ont en commun que le souverainisme de leurs auteurs. On y retrouve, notamment, Jacques Parizeau, qui traite de la pertinence de la souveraineté à l'heure de la mondialisation, et Pierre Vadeboncoeur, qui rappelle que la cause est exigeante et que sa résolution n'advient pas par la pensée magique.

Comme pour donner raison à Parizeau, qui affirme que la souveraineté

du Québec n'est pas que le projet d'une génération, *L'Action nationale* donne beaucoup de place, dans ce numéro, au jeune Mathieu Bock-Côté, un des plus brillants intellectuels souverainistes de l'heure. Dans un riche dialogue avec l'historien Charles Courtois, Bock-Côté varlope avec brio l'idéologie multiculturaliste qui, selon lui, aurait dénaturé le nationalisme québécois. Fidèle à son point de vue conservateur, l'auteur de *La Dénationalisation tranquille* accuse la gauche d'être à l'origine de ce virage.

Pierre Dubuc, directeur de *L'Aut'journal*, réfute cette interprétation et affirme que Bock-Côté nuit à la cause souverainiste en la détachant de son volet progressiste, qu'il ne faut pas confondre avec le multiculturalisme.

Nationaliste de tendance républicaine, Charles Courtois, quant à lui, livre un pamphlet, costaud mais parfois injuste, contre l'approche post-nationaliste de notre histoire défendue par Jocelyn Létourneau et reprise par le ministère de l'Éducation.

Au sommaire de ce numéro figurent aussi des textes de VLB, Guy Rocher, Bruno Roy, Myriam D'Arcy, Benoît Dubreuil, Gérald Larose, Claude Bariteau, Richard Gervais, Jean-Marc Léger, Rodrigue Tremblay, Robert Laplante et Denis Monière. Parfois de gauche, parfois de droite, ils démontrent bien que, si *L'Action nationale* est essentiellement souverainiste, elle n'en demeure pas moins, aussi, un essentiel et dynamique lieu de débats.

Collaborateur du Devoir

« Un roman chaleureux et pétri d'humour. »
— Le Libraire

« Un beau conte tout en finesse et en douceur. L'histoire finira par vous emporter sans que vous le remarquiez. »
— 7 jours

« Des dialogues punchés, des scènes cocasses et un événement légendaire font de ce roman un grand plaisir de lecture. »
— Ici

Le Grand Verglas... 10 ans après

Pierre Szalowski | *Le froid modifie la trajectoire des poissons* | 296 pages | 24,95 \$ | www.hurtubisehnh.com

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le diable au corps



Louis Cornellier

La femme, une danseuse professionnelle italienne âgée de 45 ans, se convulse, blasphème avec une voix d'outre-tombe, passe de la colère à la mélancolie en quelques secondes et redevient instantanément hystérique à la vue d'un crucifix. Certaines de ses semblables vomissent parfois des objets saugrenus, comme des piles Duracell ou des vis de deux centimètres. Est-on dans le roman de W. P. Blatty, *L'Exorciste*, dont on a tiré un film à succès en 1973?

Malheureusement, non. Nous sommes en Italie, au XXI^e siècle, et nous assistons, presque en direct, à une réelle séance d'exorcisme. Il s'en déroulerait, d'ailleurs, dans ce pays, des milliers par année, menées par 350 prêtres d'habitats catholiques. Incroyable? Trop fou pour être vrai? C'est pourtant ce que nous apprend Tracy Wilkinson, correspondante en chef du *Los Angeles Times* à Rome et journaliste primée pour ses reportages en Bosnie et au Kosovo.

Dans *Les Exorcistes du Vatican. Chasseurs de diable au XXI^e siècle*, elle raconte son enquête au cœur d'une folie chrétienne que l'on croyait disparue avec le Moyen Âge. Des milliers d'Italiens, a-t-elle découvert, auraient ainsi recours à l'exorcisme, ce «rituel dans lequel on utilise la prière pour chasser le diable, les dé-

mons et les forces sataniques du corps d'une personne ou d'un lieu». Aux prises avec des infestations (lieux hantés), des malédictions (mauvais sorts), des obsessions (tourments diaboliques) ou littéralement possédés par le diable, ces tristes victimes, déçues par les recours scientifiques, s'en remettraient donc à des prêtres un peu particuliers qui les aspergent d'eau bénite et les entourent d'incantations, surtout en latin, une langue que le diable détesterait!

Le père Gabriele Amorth, octogénaire et reconnu comme l'exorciste «de plus bavard de Rome», en même large dans cet hallucinant univers. Convaincu que certains cas de délire ne relèvent pas de la maladie mentale mais bien de l'action du Malin, il attribue spécifiquement ces troubles à quatre causes: une épreuve infligée par Dieu, un mauvais sort, la vie en état de péché (concubinage ou avortement, dit-il) et la fréquentation de l'occultisme. Devant ces cas, il sort donc l'artillerie lourde — «Satan, sors de ce corps!» — et précise même que la photo de Jean-Paul II est très efficace lors de séances d'exorcisme, qui peuvent se répéter pendant plusieurs années. «Face à lui [Jean-Paul II], avoue-t-il candidement, les démons étaient très agités.» Ce que semble oublier Amorth, c'est qu'il n'est nul besoin d'être «possédé» pour «s'agiter» à l'évocation de Jean-Paul II. Ne pas être réactionnaire suffit.

Autre star de l'exorcisme contemporain, l'archevêque Emmanuel Milingo, originaire de Zambie, attire lui aussi des milliers de fidèles lors de messes particulièrement intenses où ça convulse à gauche et à droite. Grand pourfendeur de l'actuelle société pécheresse, M^{re} Milingo parle de lui à la troisième personne et a beaucoup fait parler de lui, en 2001, quand il a épousé (eh oui!) Marie Sung, une acupunctrice coréenne apparte-

nant à la secte de Moon. Le Vatican, alors, lui a tapé sur les doigts, mais l'énergumène s'est à peine assagi.

Abasourdi par un tel délire qu'elle tente de traiter sobriement, Tracy Wilkinson remet en question la position de l'Église dans ce dossier, particulièrement aigu en Italie, pays en proie à plusieurs superstitions et auquel l'enquête se limite. La hiérarchie vaticane, constate-t-elle, reconnaît l'utilité de l'exorcisme dans certains cas, mais elle insiste pour qu'il soit pratiqué de manière discrète. Elle prône le discernement en cette matière pour éviter que des malades mentaux ou physiques soient confondus avec des possédés, «mais dans la pratique», écrit Wilkinson, «les exorcistes n'éprouvent pas le besoin de faire appel à des médecins».

Dans le *Dictionnaire des monothéismes* (Bayard, 2003), on rappelle, à l'entrée «exorciste», que l'exorcisme fut aboli en 1972, mais que l'Église dut ensuite le permettre de nouveau devant l'insistante demande de fidèles qui se tournaient de plus en plus vers des «exorciseurs», c'est-à-dire des exorcistes non mandatés par l'Église. Jean-Paul II lui-même

«aurait pratiqué au moins trois exorcismes», affirme Wilkinson, et Benoît XVI, quoique moins mystique, ne s'opposerait pas à cette douteuse pratique.

Il y a, écrit la journaliste américaine, une contradiction dans l'attitude de l'Église. «Les prêtres, précise-t-elle, considèrent que la superstition est à l'origine de la désaffection des fidèles envers Dieu, mais ils entrent en même temps cette superstition en croyant à la possession diabolique et aux autres manifestations surnaturelles des forces du mal.» Elle souligne aussi, avec raison, que la règle qui exige la reconnaissance de miracles attribués à une personne afin de lui octroyer le statut de sainte encourage ces dérapages.

Les médecins, scientifiques et philosophes qui témoignent dans cette enquête, et qui ne sont pas infodés au Vatican, rejettent bien sûr les explications par le surnaturel. Certains d'entre eux contestent un des miracles attribués à mère Teresa (la patiente guérie faisait de la chimie) et les autres expliquent les délires des soi-disant possédés (presque toujours des femmes, bizarrement) en termes psychiatriques, tout en comparant les effets d'un exorcisme à ceux de l'hypnose.

L'énigme de la présence du mal dans le monde est profonde et croire que la science la résoudre est naïf. Saint Paul la formulait en une riche formule: «Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas.» Pourquoi? C'est, bien sûr, la liberté humaine qui est en cause. On a appris, depuis, grâce à la sociologie, à la psychanalyse et aux neurosciences que le libre arbitre est souvent malmené dans sa propre demeure, mais cela ne dispense nul être humain de la morale. Or, quand cette instance est troublée par des dysfonctionnements mentaux, l'eau bénite et la face de Jean-Paul II ne libèrent pas. Elles ne font qu'opérer un transfert du délire.

L'Église, qui a tellement mieux à offrir, devrait le savoir et ramener à la raison ses brebis et ses bergers égarés. Il en va de sa crédibilité.

louisco@sympatico.ca

LES EXORCISTES DU VATICAN

CHASSEURS DE DIABLE AU XXI^e SIÈCLE

Tracy Wilkinson

Traduit de l'anglais par Carisse et Gérard Busquet

Québec Amérique

Montréal, 2007, 216 pages

ESSAI



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Intellectuelle de souche anglo-saxonne et de tradition protestante, Susan George ne reconnaît pas le protestantisme éclairé de sa jeunesse dans le fondamentalisme extravagant d'aujourd'hui.

Susan George et l'Amérique perdue

MICHEL LAPIERRE

Avant de présider, avec l'historien Gérard Bouchard, les consultations publiques sur les accommodements culturels «raisonnables» dans la société québécoise, le philosophe Charles Taylor a reçu un prix et 1,75 million de dollars d'une fondation qui repose sur la fortune de John Templeton, spéculateur boursier retiré aux Bahamas et passionné d'«amour sans réserve». Cette curieuse fondation n'a pas trompé la vigilance de l'altermondialiste Susan George.

Dans *La Pensée enchaînée. Comment les droites laïque et religieuse se sont emparées de l'Amérique*, la politologue née en Ohio en 1934 et naturalisée française des décennies plus tard admet que la Fondation Templeton ne se réclame pas explicitement de la droite chrétienne. Mais, en examinant les 31 «thèmes centraux» que chérit le philanthrope presbytérien des Bahamas, qui a renoncé à la citoyenneté américaine pour ne pas payer trop d'impôt, elle sourit.

«Créativité, Culte, Curiosité, Développement spirituel...» Ces thèmes vagues, optimistes, puérils n'ont, à première vue, rien à voir avec les défenseurs obtus du Créateur divin, ces Américains qui préconisent la doctrine de l'«Intelligent Design» pour s'opposer à l'enseignement de l'évolutionnisme à l'école. Et comment pourrait-on l'associer aux fondamentalistes qui attendent la «Rapture», cette disparition apocalyptique des élus, subitement arrachés à la Terre et transportés vivants au paradis?

Susan George estime tout de même que, dans le méli-mélo philosophique lié à l'argent de John

Templeton, ce nonagénaire natif du Tennessee, «la balance semble pencher lourdement du côté du sacré». Selon elle, l'éclectisme nébuleux de la Fondation Templeton, le créationnisme de ceux qui vouent Darwin aux gémonies, l'annonce fondamentaliste de la fin du monde imminente et de la damnation de la majorité du genre humain illustrent un bouleversement de l'histoire intellectuelle des États-Unis.

«La droite a mené à bien une prise de contrôle culturelle que personne n'aurait prédite il y a seulement quelques décennies», explique la politologue. Qui aurait pu en effet imaginer que la mise en garde contre le «complexe militaro-industriel» faite en 1961 dans le discours de fin de mandat du président Eisenhower, républicain inspiré à la fois par l'humanisme et le christianisme états-uniens de jadis, ne se retrouverait, à l'heure présente, qu'au sein d'une gauche marginalisée?

Protestantisme et fondamentalisme

Intellectuelle de souche anglo-saxonne et de tradition protestante, Susan George ne reconnaît pas le protestantisme éclairé de sa jeunesse dans le fondamentalisme extravagant d'aujourd'hui. Même si elle ne l'expose pas clairement, ce fondamentalisme, fondé sur la petitesse du nombre des élus, lui apparaît — on le sent bien — comme une justification sacrée, caricaturale mais efficace, de la petitesse du nombre des riches.

Sans se confondre, la droite religieuse, par une théologie apocalyptique, et la droite laïque, par un économicisme inhumain, s'harmonisent pour défendre une mondia-

lisation dans laquelle le néolibéralisme et le néoconservatisme, ces termes en apparence opposés, désignent la même réalité. La politique étrangère états-unienne définit l'ordre mondial au-delà des mots et des distinctions politiques de l'Amérique d'autrefois.

Irving Kristol, l'ancien trotskiste qui a parrainé les intellectuels néoconservateurs, très souvent financés par des fondations aux objectifs un peu moins flous que celui qu'a créée John Templeton, témoigne du doigté avec lequel une droite rationaliste et sophistiquée sert de caution laïque, moderne et scientifique à une droite religieuse, nettement plus intuitive, plus baroque et plus populaire.

Cette harmonisation pratique des contraires, qui est le propre de la contre-révolution culturelle que les États-Unis ont connue de la fin des années 70 à nos jours, Susan George en donne un exemple frappant: l'interchangeabilité de l'opinion républicaine et de l'opinion démocrate. Avec clairvoyance, elle écrit: «Si les démocrates l'emportent en 2008, comme cela semble maintenant vraisemblable, au bout de deux ou trois ans l'Irak deviendra LEUR guerre...»

La politologue altermondialiste a bien raison d'éprouver la nostalgie de l'Amérique beaucoup moins monolithique qu'elle a grandi et de considérer celle-ci comme une nation d'une époque révolutionnaire.

Collaborateur du Devoir

LA PENSÉE ENCHAÎNÉE

Susan George

Fayard

Paris, 2007, 336 pages

EN BREF

Fulgurante
Francesca Woodman

La photographe américaine Francesca Woodman prend son premier autoportrait à 13 ans. Elle se suicide à 22 ans, en 1981, en se jetant par la fenêtre de son atelier, à New York. Un livre très soigné rassemble plus de 200 photos en noir et blanc, certaines inédites, pour la plupart des autoportraits marqués par un érotisme funèbre, un bouleversement du corps et de l'espace, une réalité dégluée. Une longue analyse de Chris Townsend resitue l'œuvre fulgurante de Francesca Woodman dans l'art de son temps. La voix de l'artiste est restituée à travers des extraits du journal qu'elle a tenu. On lira aussi l'émouvant témoi-

gnage de Betsy Berne, qui a côtoyé cette artiste qui a connu la consécration après sa mort. — *Le Monde*

Échecs

Garry Kasparov, né en 1963, fut un champion d'échecs dès l'âge de 13 ans. Il est sacré plus jeune champion du monde à 22 ans. Militant politique, réformiste convaincu, il présente dans cet essai, ponctué de tirades qui tiennent parfois du guide de motivation, sa conception de la vie et de la société. *La vie est une partie d'échecs* est publié chez Jean-Claude Lattès, au moment où le personnage apparaît comme une des figures d'opposition les plus malmenées par l'univers politique de Vladimir Poutine. — *Le Devoir*

Les librairies
indépendantes
du QuébecLes conseils de vos
libraires indépendants

Les Portes de Québec

Jean-Pierre Charland, Éditions Hurtubise HMH, 512 p., 29,95\$

C'est un voyage dans la belle ville de Québec vers 1896. On suit le quotidien des familles, des marchands prospères, des pauvres gens et des religieuses. L'auteur alimente notre intérêt par des descriptions bien documentées et une intrigue romantique subtilement tissée dans une époque de notre histoire. Un bon roman à déguster dans le confort de son foyer.

Nicole Rousseau, Librairie boutique Vénus, Rimouski

En temps et lieux

Patrice Desbiens, L'Oie de Cravan, 60 p., 14\$

Le retour de Patrice Desbiens chez un nouvel éditeur, l'Oie de Cravan, a de quoi réjouir. Le contenu de ce petit recueil bleu est animé par cette efficacité poétique à saisir le réel avec une délicate simplicité qui a depuis longtemps fait la réputation de son auteur. Parmi les poèmes, j'ai particulièrement aimé «La vieille piastra en papier». Christian Girard, Librairie Pantoute, Québec



Balade en train assis sur les genoux du dictateur

Stéphane Achille, VLB Éditeur, 192 p., 21,95\$

C'est un récit bien ficelé, alternant entre les aventures d'un dictateur et les mésaventures d'un jeune musicien français. Il se démarque aussi par le ton léger et par sa concision, qui rendent la lecture fluide et agréable malgré la lourdeur et la violence même du propos. Un vivifiant premier roman, Stéphane Achille sera un écrivain à suivre de près! David Monte, Librairie J.A. Boucher, Rivière-du-Loup

L'Éthique du vampire

Francis Dupuis-Déri, Lux Éditeur, coll. Lettres libres, 384 p., 24,95\$

La guerre est un mal nécessaire, la guerre c'est la paix, argumentent les autorités. «Foutaises!», répond l'auteur de *L'Éthique du vampire*. Voici une réplique extrêmement bien documentée au discours de tous les belliqueux qui osent encore légitimer la «guerre au terrorisme» par le manichéisme de pacotille des chefs d'État. Je recommande sans réserve cet essai à tous ceux qui croient encore que «nos» soldats servent «nos» intérêts. Ghislain Chouinard, Librairie Chouinard, Chamy

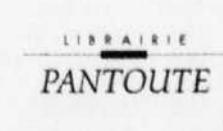


Vues du fleuve. Le Saint-Laurent et son pays

Pierre Philippe Brunet et Jean O'Neill, Guy Saint-Jean Éditeur, 152 p., 39,95\$

L'homme est arrivé sur ses bords «hier matin» à peine. En privilégiant par la suite un réseau de communication terrestre plutôt que fluvial, le citadin en a oublié souvent toute la beauté du fleuve. Le livre *Vues du fleuve. Le Saint-Laurent et son pays*, par ses photographies éblouissantes et les textes poétiques qui l'accompagnent, nous fait redécouvrir ce cours d'eau extraordinaire. Pierre Brousseau, Librairie Globe-Trotter, Sainte-Foy

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:

Les librairies indépendantes du Québec
(les LIQ) publient:

le libraire
Bimestriel littéraire gratuit
et
www.lelibraire.org
Portail du livre au Québec

Il était une fois... La Science

Lise Tremblay
Dominique Demers
Ravi Hage
Bryan Péro
Kathy Reichs

Michel Lessard
Horacio Castellanos Moya
Lucy Hawking
Edouard Launet

Libraire d'un jour
André Brassard

Partenaire
canadien
Canada
Heritage